

ENTRE
LES
FEUILLES

Reprendre.

Lire. Puis : relire. Plus tard, autrement, un autre jour, à une autre heure, relire en étant autre, d'une autre humeur. Relire pour le plaisir, ou pour redécouvrir. Relire pour partager ce que l'on a tant aimé lire, ou un peu de nos questions. Celles qui résistent. Relire à haute voix, pour qui écoute. Si lire c'est recomposer une image, c'est aussi : ranimer. Rencontrer, relier, renouer, vivre et faire revivre. C'est ainsi que depuis toujours l'humanité avance : en se relisant continuellement. Comme on relit sa copie afin d'en chercher l'erreur ou vérifier ce qui manquerait. Comme on relit un passage, pour le plaisir de suivre de nouveaux chemins.

Le merveilleux philosophe et écrivain allemand Walter Benjamin s'est longuement penché sur cette question de la relecture et derrière ses trois textes « Expérience et pauvreté » (1933), « Le conteur » (1936) et « La tâche du traducteur » (1923) – ce geste de la transmission par le récit revient sans cesse. Avec lui, relire, c'est aussi relancer une mémoire.

« [...] Raconter des histoires est en effet toujours l'art de les re-raconter, et cet art se perd quand les histoires ne sont plus conservées. Il se perd parce qu'on ne tisse plus et qu'on ne file plus en les écoutant. Plus l'auditeur ou l'auditrice est dans un état d'oubli de soi, plus ce qu'il ou elle écoute s'imprime profondément. Quand [on] est pris par le rythme du travail, [on] écoute alors les histoires d'une façon telle que le don de les raconter [nous] échoit naturellement. C'est ainsi qu'est faite la maille de la toile où repose le don de raconter. » (W. Benjamin ; *Expérience et pauvreté*, 1933). Comme au théâtre, à l'opéra, dans une cour d'école, sur un banc... qui raconte et qui écoute composent ensemble l'expérience de l'histoire.

Aux enfants, nous relisons les contes qui nous ont été lus. Pas seulement pour la tentative de les endormir ou la joie de les faire rêver, mais également parce qu'ainsi nous partageons plus loin ce que nous avons reçu au même âge (du moins, pour les enfants à qui on a lu des histoires...) ou parce que nous aimons nous inscrire dans ce rituel aussi vieux que le vent. Par-dessus notre épaule se penchent les fées et les sorcières, les animaux des fables, le ruisseau des romans, la poésie des mots et à cet héritage s'ajoutent le sel et le

sucré de nos propres inventions. Tout ce que nous intercalons entre les pages. Tout ce que nous aimons adjoindre : le souvenir d'une rosée, d'un renard croisé sur un coin de prairie, d'une roulade dans des foin, d'une confiture de mûres ou d'une aventure en cabane... nous apportons notre grain, nous improvisons. Nous créons nous aussi, un peu, une autre oeuvre. Mais donc pour lire des histoires, il faut pouvoir aussi les conserver, et c'est assurément le socle d'une grande partie du travail du metteur en scène François Gremaud qui aime interroger la mémoire collective d'un récit afin de le (re)coudre autrement.

Ensemble, avec Samantha van Wissen, ils ont bâti ce spectacle autour du personnage phare de Giselle, fameux ballet romantique. Si le poète Paul Valéry disait qu'il reste d'un être « ce que donnent à songer son nom, et les oeuvres qui font de ce nom un signe d'admiration, de haine ou d'indifférence » (*Théorie poétique et esthétique*, 1894), on peut dire que le nom de « Giselle » porte en lui des tutus blancs, des tableaux dignes du Lac des cygnes, et de la fragilité. En l'extrayant du rôle de victime où elle fut souvent enfermée, ils lui rendent sa force. Pour cette *Giselle*... ils tissent une partition nourrie des chorégraphies traversées par Samantha van Wissen, de leurs lectures et anecdotes. Portée par des musiciennes et musiciens sur scène, elle se déploie avec délicatesse. Comme tout ce qui touche à la Vie, le geste de la danse est un geste des origines. C'est donc d'universalité qu'il s'agit. La quête d'un sentiment d'appartenance. Le nom de Giselle constitue l'intérieur et l'extérieur d'une oeuvre d'hier encore à venir. Paul Valéry ne disait-il pas qu'« une oeuvre d'art devrait toujours nous apprendre que nous n'avions pas vu ce que nous voyons » ?

KM.

